

LES
PRESQUE CHRÉTIENS.

PARDONNE NOUS
NOS PÉCHÉS.

SERMONS

PAR

B. P O Z Z Y,

Pasteur de l'Eglise évangélique de Bordeaux.

PARIS,
LIBRAIRIE MEYRUEIS,
RUE DE RIVOLI.
1865.

15

PRESSOIE CHRETIENNE

PARDONNEZ VOUS

ZOS PECCHES

REMONS

B. BONNY

IMP.: H. P. DE SWART ET FILS,
à La Haye.

LES

PRESQUE CHRÉTIENS.

LES PRESQUE CHRÉTIENS.

SERMON SUR ACT. XXVI : 28.

Et Agrippa dit à Paul : " Tu me persuades
presque d'être chrétien."

MES FRÈRES.

Le fait historique, auquel nous avons emprunté les paroles de notre texte, se passait, il y a dix-huit siècles, devant le tribunal du gouverneur Portius Festus, à Césarée. Voici dans quelles circonstances :

L'apôtre Paul, retenu depuis deux ans à Césarée, où il devait être jugé sur quelques accusations portées contre lui par les Juifs, en avait appelé à César. Cet appel mettait un terme à la procédure ; on n'attendait plus qu'un vaisseau qui partît pour l'Italie.

Sur ces entrefaites, Agrippa, dernier roi des Juifs, et sa sœur Bérénice, se rendirent auprès de Festus, qui venait d'être nommé gouverneur de la province,

pour le complimenter sur son avènement au pouvoir. Quand le royal visiteur et sa compagne eurent demeuré quelques jours chez le nouveau gouverneur, celui-ci, à bout sans doute de sujets de conversation, se mit à lui parler de l'affaire de Paul, " Nous avons, lui dit-il, un homme, qui a été laissé prisonnier par Felix. Comme j'étais à Jérusalem, les principaux sacrificateurs et les anciens des Juifs sont venus me demander sa condamnation. Mais ne voulant pas le condamner sans l'entendre, je l'ai fait approcher de ses accusateurs, et j'ai trouvé qu'il n'était question entre eux que de quelques disputes touchant leur superstition et touchant un certain Jésus mort, que Paul affirmait être vivant. Là-dessus j'ai proposé à Paul d'aller à Jérusalem pour y être jugé sur ces choses. Mais il a refusé et en a appelé à César." — " Je voudrais bien aussi entendre cet homme ", dit Agrippa à Festus. — " Demain tu l'entendras ", répondit le gouverneur.

Le lendemain donc Agrippa et Bérénice vinrent en grande pompe, et, quand ils furent entrés dans le lieu de l'audience, Paul fut amené par l'ordre de Festus.

Vous représentez-vous cette scène, mes chers auditeurs. Il me semble le voir ce grand serviteur de Dieu, au milieu de cette assemblée imposante et solennelle. Il est seul, lié comme un criminel et entouré de toute la défaveur qui s'attachait des-lors au nom de chrétien. Mais quoique seul, il est plein d'une noble hardiesse et fier de plaider sa cause, qui est celle de l'Évangile,

en présence d'un monarque juif et d'un gouverneur romain. On lui permet de parler; il se lève, étend ses bras chargés de chaînes, fait l'histoire de sa vie et n'interrompt son récit que pour rendre témoignage à la vérité en annonçant "que le Christ devait souffrir et qu'après être ressuscité des morts, il devait porter la lumière au peuple et aux gentils." Jusques-là on l'avait écouté, si non avec bienveillance, du moins avec calme et avec attention. Mais à ce point de son discours, Festus impatienté l'arrête et lui crie; "Tu es hors de sens, ô Paul, ton grand savoir dans les lettres te met hors de sens!" Que fera l'apôtre? La prudence humaine lui eût peut-être conseillé de se taire. Mais Paul a autre chose à faire qu'à régler sa conduite sur les avis de la prudence humaine; il n'écoute que son désir d'amener des âmes à Jésus-Christ, et répondant avec respect, mais avec franchise et fermeté: "Je ne suis point hors de sens, très excellent Festus, mais je dis des paroles de sens rassis." Puis se tournant vers Agrippa, il en appelle avec confiance à son témoignage sur la vérité des faits dont il a parlé. Le regard, l'attitude du monarque trahissent son émotion; il semble que la vérité commence à se faire jour dans son âme. Paul qui s'en aperçoit s'enhardit encore plus, et cette fois s'adressant directement à sa conscience, il s'écrie dans un mouvement sublime: "O roi Agrippa, crois-tu aux prophètes? Je sais que tu y crois." Et c'est alors qu'Agrippa bouleversé jusqu'au fond de l'âme par cette

interpellation soudaine et inattendue, ébranlé d'ailleurs dans son incrédulité par l'argumentation vigoureuse du puissant prédicateur de l'Évangile, s'écrie à son tour : " Tu me persuades presque d'être chrétien."

Agrippa, le presque chrétien, n'est malheureusement pas le seul de son espèce. Il s'offre à nous comme le représentant d'une classe trop nombreuse de personnes qui flottent, comme lui, entre l'incrédulité et la foi, entre le service de Dieu et le service du monde. C'est à elles que je désire particulièrement m'adresser dans ce discours.

Mais avant, et pour éviter toute espèce de mal-entendu, il importe de signaler quelques-uns des traits qui peuvent nous aider à les reconnaître.

Les Agrippa, ou les presque chrétiens, ne sont ni des impies ni des incrédules déclarés. Il ne faut pas les confondre avec ces esprits forts qui se moquent ouvertement des choses de Dieu, qui ne voient dans la religion qu'un tas de mensonges et d'impostures, qu'un moyen de domination inventé tout exprès pour frapper l'esprit des peuples et les tenir dans l'obéissance. Non : les hommes dont nous parlons ne ressemblent pas à ces gens-là. Ils croient en Dieu, en une vie future ; ils respectent la religion ; ils sont pleins d'admiration pour le christianisme. Comme Agrippa ils croient à la Loi et aux Prophètes ; ils sont convaincus de la réalité des faits relatifs à la personne et à l'œuvre de Jésus-

Christ ; ils acceptent le témoignage rendu par l'Ecriture à sa vie , à ses miracles , à sa mort , à sa résurrection. Ils se séparent donc profondément de ces impies et de ces moqueurs qui sont résolus à tout nier , à tout braver , et qui s'en vont hardiment à la rencontre de l'éternité , en répétant , avec une assurance qui fait frémir ; " Il n'y a point de Dieu , ni de jugement ; après la mort , tout est mort. "

Ne confondons pas davantage les Agrippa avec ces matérialistes pratiques , qui , sans être précisément incrédules , sont tellement enfoncés dans la matière , qu'ils n'ont jamais pris la peine de réfléchir aux questions religieuses. Qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas ; que l'Evangile vienne de Lui ou des hommes ; que Jésus-Christ soit son Fils unique ou un simple docteur : c'est là le moindre de leurs soucis. Au-delà de l'horison borné des choses terrestres , ils n'aperçoivent rien ; le monde des réalités invisibles et éternelles leur est voilé ; ils n'y pensent même pas. — Les presque chrétiens ne ressemblent pas non plus à ces hommes. Ils savent , eux , qu'ils ont une âme , une âme immortelle , pécheresse qui a besoin d'être sauvée. Ils savent que cette terre n'est qu'un lieu de passage , la vie présente qu'un exil , que la patrie véritable est aux cieux. Ils savent que manger et boire , élever ses enfants , conquérir par son travail une position honorable dans le monde , laisser derrière soi un peu de cette fumée que l'on appelle de la gloire , n'épuise pas

le programme ouvert à notre activité; mais qu'il y a en nous des besoins plus nobles, plus profonds qui demandent à être satisfaits. Ils savent tout cela, et, le sachant, ils y pensent, ils s'en occupent. Pour être justes, gardons-nous donc d'assimiler les Agrippa à ceux qui semblent avoir pris pour devise cette triste maxime: "Mangeons et buvons, car demain nous mourrons."

Ce ne sont pas non plus des mondains proprement dits, par où j'entends de ces esprits légers qu'aucune idée sérieuse ne fixa jamais, qui ne nient rien, qui n'affirment rien, qui ne contredisent pas, qui n'approuvent pas. Pareils au papillon qui voltige de fleur en fleur, ils passent légèrement sur tout, ne craignant rien tant que d'approfondir quelque chose, de prendre un parti, de se décider. Aussi, voyez comme ils s'étourdissent, comme ils se fuient! Ne leur parlez ni de leur âme, ni de leur misère, ni du besoin qu'ils ont de se convertir; ces pensées les offusquent et les importunent. Laissez-les couler doucement la vie, sans s'inquiéter de ce qui doit suivre. Laissez-les se livrer sans remords aux plaisirs du jeune âge, aux séductions de la fortune, aux rêves de l'ambition, aux enivremments de la volupté. Que leur fait à eux l'éternité; que leur importe ce qu'ils deviendront dans l'autre monde, pourvu qu'ils soient heureux dans celui-ci. — Ai-je besoin de le dire? Autres sont les Agrippa, les presque chrétiens. Sans être tout-à-fait à Dieu,

ils ne sont pas non plus tout à fait au monde. Leur esprit et leur cœur sont loin d'être étrangers à toute pensée sérieuse. Plus d'une fois ils ont eu des convictions de péché, des désirs de conversion. Plus d'une fois ils ont éprouvé des mouvements de la grâce qui les attirait vers Jésus et vers le peuple de Dieu. Plus d'une fois la vérité de l'Évangile leur est apparue; elle est venue les frapper, les saisir, leur faire sentir ses terreurs ou ses attraits, les contraindre en quelque sorte à s'incliner devant elle et les mettre dans le cas de lui dire, comme Agrippa à Paul: "Tu me persuades presque d'être chrétien."

Mais, hélas! au lieu de céder à ces impulsions de la grâce, ils lui ont résisté; elles n'ont pas eu de suite; ils sont restés ce qu'ils étaient; et, soit crainte des hommes, soit attachement secret à leur volonté propre, soit tout autre motif, ils ont dressés leur tentes sur les confins de la foi et de l'incrédulité, et se sont campés dans une sorte de moyen-terme, qui n'est tout-à-fait ni la vie du monde, ni la vie de Dieu. Tels sont les Agrippa, les presque chrétiens.

Mes Frères, cet état de demi-foi et demi-christianisme, si commun parmi les hommes, est une maladie morale de la plus haute gravité. Les dangers qu'elle crée, les ravages qu'elle exerce, sont d'autant plus grands qu'on s'en méfie moins. L'incrédulité ouverte, l'indifférence systématique, la mondanité déclarée ne

prêtent point aux illusions. Il y a entre elles et une piété véritable une trop grande différence pour qu'on puisse s'y méprendre. Ceux qui ont le malheur d'être dans cet état savent à quoi s'en tenir ; ils savent qu'ils n'ont rien de commun avec Jésus-Christ, que s'il y a un Dieu, un jugement, une vie future, ils ont tout à craindre, rien à espérer. D'ailleurs, disons-le hardiment à l'honneur de notre race : ce sont là des exceptions, des monstruosité. Le sentiment religieux est un des traits fondamentaux de la nature humaine ; peu d'hommes réussissent à l'étouffer complètement. L'irreligion poussée jusqu'à l'extrême limite est un état anormal, contre-nature, un non-sens, selon cette parole profonde du Psaume xiv : 1, " *L'insensé* a dit en son cœur : il n'y a point de Dieu."

Il n'en est pas de même l'indécision. Non seulement ce n'est pas une rareté, non seulement les Agrippa sont en grand nombre, mais encore entre une demi-foi et une foi véritable, entre un demi-christianisme et un christianisme de bon aloi, il y a une certaine ressemblance. Quand on n'y regarde pas de trop près, il est facile de prendre le change. Sans doute, au fond de la conscience, il y a une voix intérieure qui proteste ; mais cette voix n'est pas toujours entendue ; on s'y accoutume à la longue, on finit par s'arranger avec elle. Ce qu'on a de chrétien, la naissance, le nom, les habitudes et jusqu'aux impressions sérieuses, qu'on a reçues, tout nous fait illusion,

tout contribue à nous rendre moins difficile sur ce qui nous manque, et l'on finit insensiblement par se persuader à soi-même qu'après tout il n'y a point péril en la demeure, qu'on peut continuer ainsi jusqu'au bout, et marcher sans crainte au devant de l'éternité.

Agrippas de cet auditoire! mettez la main sur votre conscience, n'est-il pas vrai? N'est-ce pas là ce qui se passe au devant de vous? ce que vous pensez intérieurement, ce que vous dites tout-bas?

Eh-bien! moi je vous dis que ce demi-christianisme qui vous rassure est un état pire que l'incrédulité ou la mondanité ouvertes; qu'il est de votre part une folie, un crime et fait courir à vos âmes les plus grands dangers.

Parlons d'abord de la folie des demi-chrétiens. — S'il est un trait caractéristique du christianisme, c'est d'être absolu. Comme le Dieu dont il émane, comme la vérité dont il est l'expression adéquate, il ne souffre point de mesure ni de partage; il est ou il n'est pas. Je parle du christianisme en soi, considéré dans son essence, et non du christianisme en nous, dans sa réalisation concrète et tel qu'il est quand il a passé par nos faibles mains. Alors sans doute il s'y mêle bien des imperfections; bien des scories impures ternissent toujours l'éclat du pur métal. Mais alors même le christianisme conserve toutes ses prétentions: il s'affirme

comme révélation divine, il s'impose avec autorité, sans admettre que l'on dispute ou que l'on marchandé avec lui. L'injure la plus sanglante qu'on puisse lui faire, c'est de l'amoindrir, de le mutiler, de trier ses enseignements ou ses préceptes, d'approuver les uns et de les retenir, de condamner les autres et de les repousser. Le traiter ainsi, c'est oublier qu'il est, c'est méconnaître son origine, c'est lui ravir son auréole, c'est le nier.

Le christianisme n'est pas un à-peu-près. Il n'est pas à-peu-près vrai que vous êtes pécheurs, que vos œuvres vous condamnent, que vous avez besoin de pardon, que ce pardon est en Jésus et en lui seul. Il n'est pas à-peu-près vrai que vous êtes sauvés par grâce, par le moyen de la foi; que cela ne vient point de vous, que c'est un don de Dieu; non point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. Il n'est pas à-peu-près vrai que de votre nature vous êtes morts spirituellement, "morts dans vos péchés"; que si vous ne vous convertissez et ne devenez de nouvelles créatures, par le St. Esprit qui seul nous régénère et nous sanctifie, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu. — Non; cela est vrai d'une manière absolue, vrai sans restriction, comme il est vrai qu'il y a un Dieu et que la Bible est sa Parole.

Et ce que je dis du dogme, je le dis également de la morale, car le dogme et la morale sont inséparables: ce sont deux branches du même tronc,

deux boutons de la même tige. Quelle est en effet la loi que l'Évangile nous propose? C'est l'imitation de Dieu et par suite la perfection. "Soyez les imitateurs de Dieu, comme ses chers enfants." — "Que toutes les choses qui sont véritables, que toutes celles qui sont vénérables, toutes celles qui sont justes, toutes celles qui sont pures, toutes celles qui sont aimables, toutes celles qui sont de bonne renommée, toutes celles où il y a quelque vertu; pensez à ces choses" ¹⁾). Ainsi parle St Paul. Et Jésus-Christ dans le discours sur la montagne: "Soyez parfaits, comme votre Père, qui est aux cieux, est parfait" ²⁾). La perfection, telle est donc la loi du christianisme.

Il ne faut pas s'étonner, mes frères, qu'il en soit ainsi. Il faudrait s'étonner plus-tôt, qu'il en fût autrement. En donnant pour objet à notre foi l'union intime et personnelle de Dieu avec l'humanité, l'anéantissement et l'immolation volontaire de celui en qui, pour qui et par qui sont toutes choses, le christianisme devait nous demander pour ce Dieu tout notre cœur et tout notre vie. Et c'est aussi ce qu'il a fait: "Mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur." — "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur." Aussi le cœur partagé, l'indécision sont-ils partout condamnés dans l'Écriture. "Jusques-à-quand clocherez-vous des deux côtés?" s'écriait Elie au peuple assemblé sur le

1) Eph. v: 1. Philipp. iv: 8.

2) Matt. v: 48.

Carmel. "Si l'Éternel est Dieu, suivez-le; mais si Bahal est Dieu, suivez-le" ¹⁾. Mais c'est surtout dans le Nouveau Testament que les déclarations abondent. "Nul ne peut servir deux maîtres," dit Jésus-Christ; "ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre; vous ne pouvez servir Dieu et Mammon." — "Celui qui n'est pas pour moi est contre moi," dit-il encore, "et celui qui n'assemble pas avec moi disperse" ²⁾. Tel est le langage du Sauveur, tel est aussi le langage des disciples: "Ne portez pas un même joug avec les infidèles," écrit S^t Paul aux Corinthiens, "car quelle participation y-a-t-il de la justice avec l'iniquité? Et quelle communication y-a-t-il de la lumière avec les ténèbres? Et quel accord y-a-t-il entre Christ et Bélial? Ou quelle part a le fidèle avec l'infidèle? C'est pourquoi sortez du milieu d'eux et vous en séparez, dit le Seigneur, et ne touchez à aucune chose souillée, et je vous recevrai, et je vous serai pour Père et vous me serez pour fils et pour filles, a dit le Seigneur Tout-puissant" ³⁾. "Hommes et femmes adultères," s'écrie encore un autre apôtre, "ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu, et que celui qui veut être ami du monde, se rend ennemi de Dieu?" ⁴⁾.

1) 1 Rois XVIII: 21.

2) Matt. XII: 30.

3) 2 Cor. VI: 14—18.

4) Jacq. IV: 4.

Vous le voyez : le christianisme ne souffre point de partage ; il est absolu dans son dogme comme dans sa morale. Ainsi Dieu l'a voulu, ainsi il l'a fait. Il ne dépend ni de vous, ni de moi, ni d'aucun homme qu'il en soit autrement. C'est à prendre ou à laisser. D'où il suit, par une conséquence logique, irrésistible, que chercher à allier la vérité de Dieu et les maximes du monde, la vie de Dieu et la vie du monde, c'est chercher un secret que ni les prophètes de l'ancienne alliance, ni Jésus-Christ, ni les apôtres n'ont connu ; c'est courir après la pierre philosophale ; c'est tenter l'impossible ; c'est vouloir une chose irréalisable ; c'est une folie.

Ce qui ajoute à cette folie, ce qui la rend plus folle encore, pour ainsi parler, c'est l'état de ceux que nous avons en vue. Je suppose en effet que vous ne fussiez pas convaincus ; que vous eussiez des doutes sérieux sur la religion ; que vous soupirassiez après de nouvelles lumières : dans ce cas, je vous comprendrais. Non seulement vous pourriez rester indécis, vous le devriez, car il n'est jamais permis de manifester au dehors plus que ce que l'on a dans le cœur : la droiture et la sincérité l'exigent. Mais est-ce là votre cas ? Avez-vous des doutes consciencieux ? Vous reste-t'il des obscurités sur la vérité du christianisme ? „Roi Agrippa !” disait St Paul au monarque, assis pour le juger, “ crois-tu aux prophètes ? Je sais que tu y crois.” Et moi je vous dis : croyez-vous qu'il y a un Dieu ; que

vous avez une âme; que vous devez mourir; qu'après la mort suit le jugement? Je sais que vous le croyez. Croyez-vous que vous êtes pécheurs; qu'il n'y a pour vous de salut en aucun autre qu'en Jésus-Christ; que si vous ne naissez de nouveau et ne devenez de nouvelles créatures, vous ne pouvez entrer dans le royaume des cieux? Je sais que vous le croyez. Vous le croyez et vous êtes indécis!... Quoi! d'un moment à l'autre vous pouvez mourir; une pierre qui tombe, un faux pas, un refroidissement dans l'air, que sais-je? un grain de sable, un rien... peut mettre terme à votre carrière et vous traduire devant le tribunal de Dieu, et vous êtes indécis!... Vous savez que l'Évangile est vrai; que "celui qui a le Fils a la vie, mais que celui qui n'a point le Fils ne verra point la vie, que la colère de Dieu demeure sur lui", et vis-à-vis de ce Fils vous vous renfermez dans la neutralité; vous ne vous hâtez pas d'aller à lui, de sortir du monde, de prendre une décision!... Et, lorsque avec tout le sérieux, toute la solennité dont nous sommes capables, nous venons vous dire: "Mes frères, prenez-y garde: il y va de vos plus chers intérêts, du salut ou de la perte de votre âme, de votre âme immortelle, de cette âme qui à elle seule vaut plus qu'un monde, ou que le Seigneur a estimée à un si haut prix, qu'il a cru ne pouvoir la payer qu'avec son sang"; quand nous venons vous dire cela, vous hésitez, vous êtes indécis, et pour toute réponse vous vous contentez de nous dire comme

Agrippa à St Paul : “Tu me persuades presque d’être chrétien!...” quelle folie!

Que vous dirai-je encore, mes chers auditeurs? Je vous dirai qu’en restant ce que vous êtes, vous vous privez tout ensemble des joies du monde et des joies de la piété.

Oui, des joies du monde. Le mondain a ses joies comme le chrétien a les siennes. Quand il s’abandonne tout entier à ses convoitises, à son ambition, à son orgueil; quand le ciel lui sourit, que le vent de la prospérité enfle ses voiles; quand, joyeux convive, il s’assied au banquet de la vie, qu’il effeuille gaiement les fleurs de sa couronne et trempe sans remords ses lèvres avides à la coupe enivrante des plaisirs, il est heureux à sa manière. Ces joies sont de courte durée, je le sais; coupables souvent, je le veux; trompeuses toujours, je vous l’accorde; mais enfin, ce sont des joies.

Et les vôtres, à vous, où sont-elles? Les joies de la piété, de la communion avec Dieu? Vous ne pouvez les goûter; car Dieu ne communique ses grâces et ses consolations ineffables qu’à ceux qui se donnent à Lui sans réserve et sans partage. Et les joies du monde, vous ne les goûtez-pas non plus, parce que vous ne pouvez vous y livrer tout entiers. Vous en savez trop pour cela. En dépit de vous-mêmes, au milieu de vos affaires, de vos plaisirs, dans les jouissances de votre orgueil ou de votre vanité, jusqu’au

sein de vos danses et de vos concerts, toujours un hôte invisible vous assiège et vous poursuit. „Que fais-tu malheureux ?” vous dit-il. “Et ton âme ? Et ton Dieu ? Et ton salut ? Et l'éternité ?” Etouffez cette voix, si vous le pouvez ; effacez de votre esprit et de votre cœur les enseignements et les impressions que vous avez reçus ; dites à Jésus-Christ, qui vous appelle et qui vous cherche jusques dans vos égarements, dites-lui, si vous vous en sentez la force, si vous en avez l'affreux courage : “Je ne veux pas de toi ; va-t-en !” Jetez-vous enfin à corps perdu dans le monde et la mondanité : alors, vous serez logiques et conséquents ; alors aussi peut-être vous serez heureux. Mais jusques-là n'y comptez pas. Vous êtes trop chrétiens pour être heureux à la manière des mondains, et vous êtes trop mondains, pour être heureux à la manière des chrétiens ; en sorte que n'ayant ni les joies des uns ni celles des autres, vous êtes les plus misérables et les plus insensés de tous les hommes.

Mais il y a plus ici que de la folie, il y a crime.

En effet, mes frères, l'indécision dans laquelle vous restez vis-a-vis de Jésus-Christ, au fond et quand on y regarde de près, c'est de la haine. — “Quoi ! vous ! haïr Jésus-Christ !” Cette pensée vous revolte, vous indigne. Réfléchissez, et dites-nous quel autre nom l'on peut donner à votre conduite.

J'observe d'abord qu'à proprement parler, en

matière religieuse, l'indifférence n'est pas possible. Ce n'est que par un abus de langage, qu'on parle d'indifférents en religion, par où j'entends d'hommes qui ne soient ni pour elle ni contre elle, ni ses amis ni ses ennemis. Il n'y a que les choses qui nous sont complètement étrangères, celles vers lesquelles aucune circonstance ne dirige notre attention, qui puissent n'être de notre part l'objet d'aucun sentiment quelconque. Mais tout ce qui nous touche par quelque endroit, tout ce qui est capable d'influer d'une manière ou d'une autre sur notre sort, excite et ne peut manquer d'exciter notre amour ou notre haine. Cela tient aux lois même de notre nature morale. Et voilà justement pourquoi l'indifférence en religion n'est pas possible. La religion! Elle s'impose à nous comme le premier de nos intérêts, le plus saint de nos devoirs, et par suite comme l'arbitre suprême de nos destinées. La religion! Elle n'aspire à rien moins qu'à occuper la place d'honneur dans nos pensées, dans nos affections, dans nos désirs, dans nos joies, dans nos craintes, dans nos espérances, dans notre vie tout entière. Comment être indifférent vis-à-vis d'un fait d'une portée si immense, si absorbante? De deux choses l'une: ou la religion, qu'on nous propose, est vraie, elle est l'œuvre de Dieu, et, dans ce cas, il faut l'aimer de toute la puissance de notre amour; ou elle est fausse, elle est l'œuvre du démon, et, dans ce cas, il faut la haïr

de toute la puissance de notre haine. Dans l'un et l'autre cas, la neutralité n'est pas possible.

Or, si cela est vrai de la religion en général, comment ne le serait-ce pas du christianisme en particulier? Le christianisme est un fait trop extraordinaire, trop impressif, qui sollicite d'une manière trop puissante notre décision, pour qu'il soit possible de demeurer en suspens devant lui. Il faut l'aimer ou il faut le haïr; il faut être pour lui ou il faut être contre lui: il n'y a pas de milieu.

Qu'est-ce en effet que le christianisme? Il se résume tout entier dans cette grande parole du Christ: "Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croirait en lui ne pérît pas, mais qu'il eût la vie éternelle." Y avez-vous jamais réfléchi, mes frères? Nous sommes tellement habitués à entendre parler de ces choses dès notre enfance, que nous n'en sommes plus frappés. Mais pensez-y! Qui est-ce qui a aimé? C'est Dieu, le grand Dieu des cieux, celui devant qui, dit un prophète, "tous les peuples de la terre ne sont ensemble que comme un grain de poussière, qui s'attache au bassin d'une balance." Qui a-t-il aimé? Le monde, c'est à dire, vous, moi, nous tous, qui que nous soyons dans cette assemblée, fussions-nous les derniers des pécheurs. Comment nous a-t-il aimés? Aimés jusqu'à nous donner son Fils et à le livrer pour nous à la mort, à la mort même de la croix. Oh! encore une fois, mes frères, pensez-y! Dites, si vous aviez

un fils, et que vous n'eussiez que celui-là, un fils aimant, dévoué, soumis, un fils le bonheur de votre vie, l'espoir de votre famille, la couronne de vos cheveux blancs, et qu'on vînt vous dire qu'il faut vous en séparer pour le donner à un autre; n'est-il pas vrai qu'à cette pensée tout votre être se soulèverait à la fois. "Que je vous livre mon fils!" répondriez-vous. "Ah! plutôt que n'exigez-vous le sacrifice de tout le reste. Voulez-vous mon repos, ma fortune, ma liberté, mon honneur? Prenez-les. Ma vie même? Elle est à vous. Mais mon fils! Que je vous livre mon fils!.... Non, jamais." Eh bien! ce que vous n'auriez jamais fait, même pour un bienfaiteur, même pour un ami, Dieu l'a fait pour vous. Jésus-Christ, le Verbe éternel, le Fils unique et bien-aimé du Père est venu. "Celui, dit St. Paul, qui était en forme de Dieu, et qui n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu, s'est abaissé, il s'est anéanti jusqu'à prendre la forme d'un serviteur, et étant trouvé en figure comme un homme, il a été obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix." Pendant les trois années de son ministère, il a passé sur la terre, en faisant du bien, semant partout sur ses pas la parole de la réconciliation et de la vie. Ami céleste il a pris sur lui nos douleurs, il s'est chargé de nos langueurs et puis, tout couvert de nos misères et de nos malédictions, il a, dans le jardin de Gethsémané, gémi dans la poussière et dans une sueur de sang. Il a fait plus encore, cette coupe d'abandon et d'angoisses

ineffables, que le Père lui donnait à boire, il l'a épuisée jusqu'à la lie; il est monté sur le Calvaire, il s'est laissé attacher à la croix, il a épuisé dans sa personne adorable tout ce que l'imagination peut concevoir de douleurs. Voilà, mes frères, voilà ce qu'est le christianisme, voilà ce que Dieu a fait. — Et en présence d'une œuvre si admirable, si divine, d'une œuvre qui bouleverse, qui confond à la fois notre esprit et notre cœur, d'une œuvre qui fait l'objet des contemplations assidues des intelligences célestes, et dans laquelle, dit S. Paul, les anges eux-mêmes désirent de regarder jusqu'au fond, vous pourriez demeurer indifférents, vous vous contenteriez de dire à Jésus-Christ: "Puisque tu es l'idéal de la perfection, la règle de la sainteté, Dieu lui-même manifesté en chair; puisque tu as fait preuve pour moi d'un dévouement qui efface tout autre dévouement, d'un amour devant lequel pâlit tout autre amour — je ne serai pas contre toi, mais je ne serai pas pour toi!... Mes frères, ce que vous appelez de la neutralité, porte un autre nom dans le vocabulaire de Dieu. Cela s'appelle du mépris, de l'ingratitude, de la haine, et c'est ainsi que Dieu lui-même en jugera au dernier jour.

— "Mais quoi!" direz-vous, "ces vérités chrétiennes que nous admettons, ce respect que nous professons pour la religion, ces impressions sérieuses que nous avons reçues, tout cela, pour vous, ce n'est donc rien?"

Si, mes frères, c'est quelque chose, c'est beaucoup. Beaucoup pour établir que Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage à votre égard; que ce n'est pas votre mort qu'il veut, mais plutôt votre conversion et votre vie. Mais ce qui est beaucoup pour mettre hors de cause la bonté, la fidélité de Dieu et sa miséricorde à votre égard, ne fait que vous rendre, vous, plus coupables et plus inexcusables encore, s'il est possible. Et cela doit être, car „ plus un homme aura reçu, plus il lui sera redemandé”, et “ le serviteur qui aura violé la volonté de son maître, la connaissant, sera battu de plus de coups que celui qui l'aura violée, ne la connaissant pas ” ¹⁾. N'est-ce pas juste et qu'avez-vous à redire à cette loi?

Vous retrancherez-vous enfin dans les réserves, que vous faites pour l'avenir? Direz-vous: “ Si nous ne sommes pas encore entièrement convertis, nous ne renonçons pas à l'être un jour. Les grâces que nous avons reçues, nous sont un sûr garant de celles que nous recevrons encore; Dieu, qui a commencé sa bonne œuvre en nous, l'achèvera. Aujourd'hui presque chrétiens, demain nous le serons tout-à-fait.”

Demain! qui vous l'a dit et qu'en savez-vous? Qui vous a dit d'abord que demain vous serez en vie? Avez-vous fait un pacte avec le sépulcre, et faudra-t-il vous rappeler cette vérité banale: que si aujourd'hui est à

1) Luc. XII: 47, 48.

vous, demain est à Dieu seul, vérité qu'un grand poète de notre époque a si noblement exprimée dans ces beaux vers à Napoléon :

Sire! vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie,
Mais tu ne prendras pas demain à l'Eternel.

Demain! mais ne voyez-vous pas que les raisons, bonnes ou mauvaises, qui vous retiennent aujourd'hui et vous empêchent de vous convertir, vous retiendront encore demain, et d'autant plus sûrement qu'en leur cédant aujourd'hui vous leur aurez laissé prendre un empire plus despotique sur votre esprit et sur votre cœur.

Demain! mais savez vous si Jésus-Christ, qui depuis si longtemps se tient à la porte de vos cœurs et qui y frappe, y frappera encore demain, s'il ne se lassera pas de vos mépris, de vos refus, et ne se détournera pas de vous pour toujours?

Pour moi, ce que je sais, le voici: c'est que s'il n'est pas absolument impossible de se convertir, quand on a volontairement négligé de le faire, il y a un temps que le Seigneur appelle "le jour favorable", "le jour du salut", et que ce jour est celui-là même où le Seigneur s'adresse à nos âmes, le jour d'aujourd'hui. Ce que je sais, c'est que parmi ceux qui, comme vous, refusent de se convertir aujourd'hui, dans l'es-

poir qu'ils se convertiront demain, la plupart, pour ne pas dire tous, ne se convertiront jamais. Quand Agrippa s'écriait sous l'étreinte puissante de la parole du grand apôtre : "Tu me persuades presque d'être chrétien", nul doute qu'il ne se promît de le devenir un jour tout-à-fait. Quand le gouverneur Félix, à l'ouïe d'un autre discours de S^t Paul, qui le conviait à la repentance, s'écriait aussi : "Pour cette fois va-t-en; une autre fois je te rappellerai"; nul doute qu'il ne fît le même calcul. Quand est-ce que l'un et l'autre se convertirent? l'Écriture garde à ce sujet un silence effrayant, qui veut dire : jamais. Ce que je sais enfin c'est que si grandes que soient la patience et la miséricorde de Dieu, elles ont pourtant des bornes, et qu'après "les jours de notre visitation", où la grâce de Dieu nous était offerte, viennent "les jours de notre ruine", où Dieu nous livre à notre endurcissement et où il n'y a plus rien à attendre qu'une confusion et une angoisse éternelles.

Laissez-moi donc me tourner vers vous en terminant et vous demander : qu'allez vous faire et qu'allez vous devenir? Ah! si malgré tout ce que je vous ai dit sur la folie, sur le crime, sur le danger de votre état, vous êtes résolus à n'en pas sortir, le reste de ce discours ne vous concerne pas; vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire, rien.... si ce n'est que *Dieu* voulait vous sauver, et que c'est *vous*, vous seul, qui ne l'avez pas voulu!...

Mais non, j'espère de vous de meilleures choses. J'espère que les considérations dans lesquelles je suis entré auront produit sur vous une impression salutaire. J'espère que vous n'allez pas vous étourdir, comme vous l'avez fait tant de fois, que vous ne chercherez pas à étouffer, dans le tourbillon des affaires et des plaisirs, les solennelles pensées, que je me suis efforcé de produire au dedans de vous. J'espère qu'après avoir si souvent résisté aux appels du Seigneur, si souvent méprisé son amour, vous ne voudrez pas mettre le comble à votre ingratitude, en ajoutant des résistances nouvelles à vos résistances passées. J'espère enfin, qu'après avoir flotté jusqu'à ce jour entre la foi et l'incrédulité, entre le service de Dieu et le service du monde, désormais vous voulez vous donner à Dieu tout entiers.

Eh bien! si vous le voulez, ne laissez pas se perdre ces bonnes dispositions. " Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve; invoquez-le tandis qu'il est près!" Vous êtes bien coupables, il est vrai, d'avoir si longtemps résisté à ses appels. Malheureux que vous êtes! qu'avez vous fait? Vous avez méprisé, vous avez outragé l'amour du Seigneur. Un amour outragé!... y a-t-il au monde une offense comparable à celle-là? Femmes qui m'écoutez, dites: si vous aviez donné votre amour à quelqu'un, et que cet amour, on l'eut outragé.... n'est-il pas vrai que vous vous sentiriez atteinte jusque dans les fibres les plus intimes de votre

être? Eh bien! ce qu'on vous eût fait à vous, vous l'avez fait à Dieu. Vous êtes donc bien coupables. Oui, mais "il est bon," dit l'Écriture, "et sa bonté demeure à toujours." A toujours! Pécheurs, l'avez-vous entendu: Elle demeure à toujours. Elle demeure donc malgré vos refus, malgré vos mépris, malgré tout. Elle demeure, et voilà pourquoi il vous parle, il vous appelle, il vous cherche, il vous dit encore aujourd'hui par ma faible voix: "maintenant, maintenant, mon fils, ma fille! donne-moi ton cœur." Maintenant donc donnez-le lui ce cœur qu'il vous demande. N'attendez pas une occasion plus favorable que celle-ci. Cette occasion vous ne la trouverez jamais. Finissez-en une fois pour toutes avec ce demi-christianisme sans joie, dans lequel vous avez vécu trop longtemps.... Livrez-vous enfin, livrez-vous tout entier au bonheur de croire, au bonheur d'aimer et de servir Jésus-Christ. Si vous saviez qu'on est heureux de lui appartenir et de n'appartenir qu'à lui! Ah! Dieu veuille que vous puissiez l'apprendre bientôt, aujourd'hui même, et qu'étant entrés dans cette enceinte presque chrétiens, comme Agrippa, vous puissiez en sortir chrétiens comme Paul! Amen!
